Écrire pour “ venger sa race ” ou de l’usage littéraire stratégique de la sociologie...

Isabelle Charpentier

▶ **To cite this version:**

Isabelle Charpentier. Écrire pour “ venger sa race ” ou de l’usage littéraire stratégique de la sociologie... : Le renouvellement de l’écriture autosociobiographique d’Annie Ernaux de Journal du dehors (1993) au “ récit-fusion ” Les Années (2008). Labari Brahim. Ce que la sociologie fait de la littérature et vice-versa, Publibook ; Colloques et Revues édition, pp.127-150, 2014, 9782342023978. hal-03688521

HAL Id: hal-03688521

https://u-picardie.hal.science/hal-03688521

Submitted on 4 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Article paru dans : Labari (Brahim) [dir.], ***Ce que la sociologie fait de la littérature et vice-versa,*** **Paris, Publibook, coll. « Sciences humaines et sociales », 2014, pp. 127-150.**

Isabelle CHARPENTIER
Maître de Conférences en Science Politique à l'Université de Versailles – Saint-Quentin-en-Yvelines – Chercheuse associée au Centre de Sociologie Européenne (CSE – EHESS – CNRS)
Adresses électroniques : Isacharpentier@aol.com ou icharpentier@yahoo.fr

Écrire pour « *venger sa race* » ou de l'usage littéraire stratégique de la sociologie… Le renouvellement de l'écriture « *autosociobiographique* » d'Annie Ernaux de *Journal du dehors* (1993) au « *récit-fusion* » *Les Années* (2008)

Á la fin d'*Une femme*, récit publié en 1988 retraçant la vie de sa mère, Annie Ernaux affirme : « *Ceci n'est pas une biographie, ni un roman naturellement* », mais un travail situé délibérément « *au-dessous de la littérature, [...] quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire* » (Ernaux, 1988 : 106 et 23), à la croisée de l'autobiographie littéraire et de l'auto-socioanalyse chère à Pierre Bourdieu, de la filiation intellectuelle duquel l'écrivaine se revendique. Dans les textes autoréflexifs qu'elle publie depuis 1974 dans la collection Blanche chez Gallimard et qui tous mettent en récit sa trajectoire douloureuse de migration sociale ascendante[1] et le conflit culturel qui en a résulté, l'écrivaine « *à jamais transfuge de classe* » (Ernaux, 2008a : 84-89) – comme elle aime à se définir elle-même à la suite de Richard Hoggart (Hoggart, 1971)[2] – adopte une « *posture* »[3] singulière dans le champ littéraire français : son œuvre, qui se présente pourtant avant tout comme « littéraire », apparaît en effet sociologiquement instruite. La quête d'une forme « juste » pour ses textes étant au cœur de sa réflexion indissociablement littéraire, sociale et politique, elle en vient à inventer le label d'« *ethnotextes* » pour évoquer spécifiquement ses deux journaux « extimes » : *Journal du dehors* paru en 1993 (Ernaux, 1993a), et sa suite, *La Vie extérieure*, publiée en 2000 (Ernaux, 2000a).

[1] D'origine sociale modeste (voir *infra*), Annie Ernaux est la première de sa famille, grâce à la détermination maternelle, à suivre des études secondaires ; ayant passé le CAPES puis l'agrégation, elle est devenue professeure de Lettres, puis écrivain à succès.
[2] Pour une discussion de la notion de « *transfuge de classe* » : Hugrée, 2006 : 70-81.
[3] Dans le prolongement d'une tradition d'analyse de la position d'auteur dans un champ littéraire autonome, initiée par Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1992a), suivi d'Alain Viala, qui en a proposé une première problématisation (– « *façon d'occuper une position* » dans le champ littéraire – (Viala, 1993 : 216-217), ce concept de « *posture littéraire* », à la croisée de la sociologie et de l'analyse littéraire, a été systématisé et développé par Jérôme Meizoz, qui lui donne la définition suivante : « *manière singulière d'occuper une "position" dans le champ littéraire* » (Meizoz, 2007 : 18). Il faut souligner que l'analyse posturale n'a de sens que si elle s'articule préalablement, comme l'indique d'ailleurs la définition proposée par Jérôme Meizoz, à une sociologie du champ littéraire dans lequel les écrivains s'inscrivent et à la détermination relationnelle des positions objectives que ces derniers y occupent (et/ou qu'ils y ont successivement occupé), en fonction de l'espace des possibles. L'un de ses intérêts majeurs est de mêler approche interne et approche externe des œuvres.

Dans ces deux ouvrages brefs, qui détournent la forme consacrée du journal intime, Annie Ernaux rapporte « le monde comme il va » : des faits bruts et des comportements sociaux banals aperçus au hasard dans la rue, dans les trains de banlieue ou les RER, dans les hypermarchés, chez les commerçants, auxquels s'ajoutent parfois des graffiti lus sur les murs, des slogans d'affiches publicitaires ou des propos d'actualité rapportés dans les médias. Ces scènes fugaces et autres bribes de paroles de la vie quotidienne ordinaire d'anonymes traditionnellement occultés dans la littérature contemporaine ont été saisies « à la volée », au hasard des rencontres dans les points névralgiques de la ville nouvelle de Cergy, en grande banlieue de l'Ouest parisien, où l'auteure réside depuis 1975. Spécifiques par leurs choix thématiques affichant nettement une dimension sociale et politique, ces fragments ont été ordonnés dans un dispositif énonciatif particulier (Boehringer, 2005 : 131-140 ; Boehringer, 1999 : 165-170) et servis par un style minimaliste, volontairement dépouillé, ostensiblement économe de moyens et d'effets littéraires, charriant les scories d'expressions populaires, caractéristique depuis *La Place* (Gallimard, 1984) de l'expression singulière de l'écrivaine. La modification de la posture d'écriture initiée lors de la rédaction de ce premier récit à la première personne qui la fait (re)connaître en obtenant le Prix Renaudot constitue d'ailleurs la seule rupture qu'Annie Ernaux reconnaisse dans son œuvre :

« *Ce livre a inauguré […] une* posture *d'écriture, que j'ai toujours, exploration de la réalité extérieure ou intérieure, de l'intime et du social dans le même mouvement, en dehors de la fiction. […] Depuis, il n'y a pas eu de changement majeur, j'ai creusé le même trou* », affirme-t-elle ainsi en 2003 (Ernaux, 2003a : 36).

En 2011, elle précise :

« *[Avec* La Place (Ernaux, 1984)], *je renonce à toute fiction au profit d'une réflexion, […] qui est politique : quelle est ma place à moi, écrivain venant du monde dominé, mais ayant la culture du monde dominant, et écrivant à des gens qui appartiennent plus ou moins à ce monde dominant ? Je vais leur montrer la vie d'un homme, mais aussi sa séparation d'avec la narratrice, qui est moi : comment puis-je écrire ça, sans trahir à nouveau ? Comment ne pas trahir à nouveau ? La seule écriture qui n'était pas une écriture de la trahison, je m'en suis aperçue après moult essais, c'était cette écriture factuelle. C'était aussi d'utiliser le langage que j'entendais, celui dont j'ai la mémoire, parce qu'une langue est traversée par ses hiérarchies sociales. La manière dont on parle dit comment on voit sa place dans le monde.*

Mes parents avaient intériorisé leur place inférieure, par exemple. Et puis il y avait tout ce langage de la restriction, de l'économie : « faire de l'usage », *combien de fois ai-je entendu cela ?* « Il faut que ça te fasse de l'usage... » *Donc j'ai écrit* La Place *dans ce langage de la domination, à l'intérieur de ce langage, en utilisant les moyens que m'a donnés la culture dominante. Et en m'interrogeant sur eux, aussi : je ne suis pas prof de lettres pour rien. Il fallait sortir d'une naïveté, d'une innocence politique de l'écriture. Et pas seulement sur le plan esthétique. […] J'écris avec mon être dominé* [rires] » (Ernaux, 2011d).

Dans un entretien antérieur (Ernaux, Charpentier, 2005), l'écrivaine avait déjà précisé les rapports étroits que son écriture (« *plate* »[4]), son projet esthétique (la démarche auto-socioanalytique, la distance d'un « *"je" transpersonnel* » (Ernaux, 1993b : 218)) (Hugueny-Léger, 2009), l'approche quasi ethnographique…) et ses engagements sociaux et politiques entretiennent avec l'œuvre du sociologue Pierre Bourdieu. Récusant tant la complaisance romanesque que « *la poésie du souvenir* » (Ernaux, 2008b), Annie Ernaux, nourrie de lectures sociologiques, apparaît marquée par le double refus (sociologique et politique) de l'écueil misérabiliste comme de la posture populiste, pointés par les sociologues Jean-Claude Passeron et Claude Grignon et qui guettent, en littérature comme en sociologie, toute tentative de représentation du « populaire » (Grignon, Passeron, 1989). Opposant le souci de la « vérité » à l'autofiction à laquelle des contresens l'assimilent encore parfois, Annie Ernaux initie dès lors une forme renouvelée d'« *autosociobiographie* » (Ernaux, 2003a : 21)[5].
Approfondissant cette démarche littéraire distinctive, fondée sur l'art de concilier les contraires, c'est un nouveau label en forme d'oxymoron, celui d'« *autobiographie collective* » ou « *impersonnelle* » que l'écrivaine propose pour qualifier le projet narratif spécifique des *Années*, opus publié en 2008 (Charpentier, 2010 ; Montémont, 2011 : 117-132), que nombre de commentateurs ont présenté comme « *l'œuvre de sa vie* », son « *chef-d'œuvre* », voire son « *testament* »[6]. Formellement complexe et novateur dans sa conception, ce « *récit-fusion* »

[4] Que l'auteure définit comme « *l'écriture de constat, une écriture lucide où l'émotion est en retrait, l'écriture ethnologique, livrant les faits dans leur nudité, n'offrant aucun signe de la subjectivité, de l'émotion qui pourtant – comment en serait-il autrement – les a suscités à la mémoire*. » (Ernaux, « Écriture blanche », texte non publié, sans date, auquel l'écrivaine nous a aimablement donné accès en 2000, p. 2-3.)
[5] Sur l'écriture autosociobiographique comme renouvellement de l'autobiographie : Thumerel, 2002 : 83-101 ; Charpentier, 2006a.
[6] L'ouvrage a notamment reçu le Prix de la langue française, ainsi que les Prix Marguerite Duras et François Mauriac 2008. Depuis, Annie Ernaux a publié d'autres textes : *L'Autre fille* (Paris, Nil, 2011a), *L'Atelier noir* (Paris, Éditions des Busclats, 2011b – extraits de son journal d'écriture débuté en 1982). Enfin, toujours en 2011(c), Gallimard a publié dans la collection « Quarto » une anthologie de l'écrivaine intitulée *Écrire la vie*, consécration suprême, très rare pour un auteur vivant. En 1 100 pages, l'éditeur a rassemblé la plupart des écrits

affiche clairement l'ambition de rendre palpable l'histoire sociale d'une époque en la passant au tamis d'un « je » omniprésent, mais qui semble pourtant constamment nié. L'ouvrage, qui connaît aussitôt un important succès public (environ 115 000 exemplaires vendus après déjà six réimpressions), entend retracer soixante années d'évolution de la société française, de la période d'enfance de l'auteure dans l'immédiat après-guerre – née en 1940, Annie Ernaux a grandi dans la modeste épicerie-café que tenaient ses parents, anciens ouvriers d'origine paysanne, dans la petite ville normande d'Yvetot – jusqu'en décembre 2006, en pleine campagne pour l'élection présidentielle. Entre littérature, sociologie et histoire, l'ouvrage apparaît littéralement « composite » : il réédifie dans leur contexte sociopolitique des événements passés – non sublimés – de la vie quotidienne de l'écrivaine, mais aussi et indissociablement de toute une génération.

En prenant l'œuvre ernausienne comme un matériau à objectiver sociologiquement, en s'appuyant aussi sur des entretiens semi-directifs inédits que l'écrivaine nous a accordés depuis une vingtaine d'années[7], on a cherché ici à saisir les modalités et les effets de son positionnement renouvelé. Déplaçant par ses recherches formelles les lignes de l'autobiographie traditionnelle, maniant de mieux en mieux l'art du paradoxe générique et l'auto-socioanalyse (Charpentier, 2010 : 57-77), Annie Ernaux semble aussi se jouer de plus en plus des frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie. Prenant appui sur ce double je(u) spéculaire et stratégique de l'écrivaine, étudiant les enjeux indissociablement littéraires, sociaux et politiques de son projet réflexif singulier, non dénué d'ambivalences, c'est aussi plus largement l'esquisse d'une sociologie des usages littéraires de la connaissance sociologique que l'on souhaiterait dessiner.

* *

*

« *Ethnologue de soi-même* » et des autres… La prétention à une écriture sociologique de soi

La démarche d'écriture dont *Les Années* constitue la quintessence apparaît en germe dans les deux « *ethnotextes* » antérieurs d'Annie Ernaux, où se déploie déjà ce double je(u) du « moi » (Charpentier, 2011 : 77-101). Par « *récit transpersonnel* », elle entend dès lors « *une forme "impersonnelle", à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de "l'autre" qu'une parole de "moi"* » (Ernaux, 1993b : 218). Estimant dès 1989 que « *le "je" ne serait pas tant*

autobiographiques (onze) d'Annie Ernaux, et proposé en plus un cahier d'une centaine de pages, composé de photos et d'extraits du journal intime inédit de l'écrivaine.

[7] Mon travail sur Annie Ernaux s'est notamment concrétisé dans une thèse de Doctorat de Science politique (Charpentier, 1999).

le dépositaire d'une individualité, d'une vision particulière, mais tout au contraire celui d'une expérience sinon générale, au moins partagée en commun par un grand nombre de personnes » (Ernaux, 1989 : 211), elle précise les enjeux de son projet à l'occasion de la parution de *Journal du dehors* :

« *Le "je" que j'emploie est une sorte de lieu traversé par des expériences très peu particulières, banales même […]. Ce n'est pas un "je" intérieur, introspectif, plutôt un "je" miroir, passé au crible de l'analyse socio-historique. [...] Je cherche à mettre au jour certains phénomènes sociaux qui ne me sont pas propres* » (Ernaux, 1994 : 64).

Issu d'un long cheminement littéraire et intellectuel, mais aussi d'une réflexion sociale et politique sur le rôle et la forme de l'écriture, le récit *Les Années* (Ernaux, 2008c), publié en 2008, approfondit cette démarche, en s'autorisant désormais une ampleur et une ambition nouvelles. Après de multiples tâtonnements et hésitations, Annie Ernaux décide d'abord de remplacer le « je », « *trop subjectif et réducteur* » de l'autobiographie traditionnelle, par des pronoms de la troisième personne du singulier, qu'ils soient féminin (ce « *elle* » incarné par intermittence dans des clichés photographiques, et immédiatement situé dans un contexte historique, social et politique – voir *infra*) ou indéfini (« *on* »), ou par le pronom de la première personne mais du pluriel cette fois, le collectif « *nous* », en vue de signifier le partage d'expériences par une génération, un genre (« *les femmes* ») ou un grand nombre de personnes (« *les gens* »). Oscillant ainsi entre auto-, homo- et hétéro-diégèse, fusionnant mémoire individuelle (autobiographie) et mémoire collective, historique (historiographie), c'est « de l'extérieur » qu'elle cherche à raconter sa vie et, indissociablement, celle « des autres », dans le siècle.

Dépourvus de toute nostalgie, les fragments qui composent le récit constatent en effet la disparition d'un monde issu de la seconde guerre mondiale. Commentant des événements ou des objets, assemblant des sensations et des images, tous immergés de sa mémoire comme autant de « vestiges » spécifiques à une époque, Annie Ernaux les raccordent de proche en proche à d'autres et, *in fine*, les tend comme des miroirs aux lecteurs. Ce *memento vitae* recourt d'emblée à la distanciation caractéristique du regard ethnologique, considérant du dehors cette « *sorte de destin de femme […], qui ferait ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire, un "roman total"* » (Ernaux, 2008c : 158). « *Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains* », l'écrivaine va s'en servir « *pour reconstituer un temps commun, […] pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une*

mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire » (Ernaux, 2008c : 239). Pour y parvenir sans tomber dans « *l'illusion biographique* » évoquée par Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1986), ni céder à la nostalgie, jugée trop « *romanesque* » et rejetée jusque dans le titre finalement retenu pour l'ouvrage[8], Annie Ernaux va, une nouvelle fois, faire un usage (hétérodoxe) de méthodes et démarches sociologiques – voir *infra* –, tant à travers le travail préparatoire en amont du texte que dans la structure syntaxique et la forme narrative du récit. Elle s'astreint notamment à prendre appui sur des traces matérielles très hétérogènes et croise, imbrique ces fragments de réel intime et social, qui donnent au récit une double assise, à la fois documentaire et sensible.

Premier fil rouge de l'ouvrage, sont d'abord mises en scène douze photographies personnelles, situées et datées au dos, soigneusement choisies, instantanés représentant l'auteure à différents âges de sa vie, dans la marche du temps qui passe. Contrairement à l'option retenue avec son compagnon Marc Marie en 2005(a) pour la co-rédaction du récit *L'Usage de la photo*, Annie Ernaux a décidé de seulement les décrire en détail, sans les reproduire : au lecteur d'y substituer éventuellement les siennes. Évitant le brouillage sociographique qu'ils auraient pu induire s'ils avaient été reproduits, ces marqueurs (absents) d'une époque, qui représentent « *les formes corporelles et les positions sociales successives* » (Ernaux, 2008c : 240) de l'écrivaine, fonctionnent comme autant de portes ouvertes sur sa mémoire individuelle (Thomas, 2008 : 107-112) ou, comme elle le dit, d'« *arrêts sur mémoire* » (Ernaux, 2008c : 240), qui renvoient immédiatement aussi à celle du lecteur. Ces photographies de cette « *autre "elle"* » qu'elle n'est plus ponctuent l'avancement chronologique de la remémoration tout en caractérisant socialement les époques traversées. Pour contrer toute velléité d'empoétiser les souvenirs, les événements sont à chaque fois recomposés subjectivement, non pas du point de vue de la femme mûre qu'Annie Ernaux est devenue, mais au contraire de celui, socialement situé, qui était alors le sien au moment des clichés.

Dans la même logique, qui cherche à réintégrer fugitivement toutes les formes de celle qu'elle a été, l'auteure s'appuie sur les transformations des rituels repas de famille dominicaux, autres marqueurs décanaux qui scandent tout le récit, de ceux auxquels elle a assisté enfant à ceux qu'elle organise dorénavant en tant que grand-mère, pour rendre palpable l'évolution de la société française depuis la deuxième guerre mondiale.

[8] « *J'ai longtemps tourné autour du titre. […] J'hésitais, j'ai pensé aux* Jours du monde, *trop elliptique, puis à* La Lumière des années, *ou* La Lumière des dimanches, *mais c'était trop poétique. Puis, d'un seul coup, j'ai simplifié* », explique ainsi Annie Ernaux lors d'un entretien avec Christine Ferniot (Ernaux, 2008a).

Sont convoqués aussi, plus habituels sous sa plume depuis les années 1990, divers documents d'archives publiques ou privées, des souvenirs à la fois personnels et collectifs, fusionnés et exposés comme des clichés, des choses vues et entendues dans la rue, à la télévision ou à la radio ; sont encore consignés des modes vestimentaires, des slogans publicitaires, des habitudes de consommation, des titres de films et de livres marquants, des chansons en vogue, des expressions populaires, jusqu'aux odeurs ressuscitées… qui viennent tous rappeler, à la manière d'un kaléidoscope d'entomologiste, « l'air du temps » d'une époque.
L'écrivaine s'appuie aussi sur son journal intime, tenu irrégulièrement depuis l'âge de 16 ans, et dont elle précise la fonction d'ancrage dans le réel et d'administration de la preuve des sentiments et situations vécus qu'il remplit :

« *Le journal intime me sert de pièce à conviction pour les autres textes : ce qui a été écrit dans le journal a vraiment été ressenti à un moment, c'est la preuve que cela a bien eu lieu. L'idée de preuve est un fil rouge de mon écriture, lié au souci de la réalité* » (Ernaux, 2010a : 14).

Annie Ernaux mobilise enfin des milliers de notes sociohistoriques accumulées depuis une trentaine d'années. Explicitant la fonction et les usages de cette dernière source, qui a très largement contribué à l'élaboration des *Années*, l'écrivaine évoque aussi en creux l'hésitation générique qui a présidé à son utilisation :

« *Les notes […], j'en ai partout chez moi, je croule sous les dossiers. Ce sont ces notes qui me permettent d'entrer dans une œuvre concertée. [On y trouve] des choses impersonnelles sur l'état de la société, les changements extérieurs. […] Les mots entendus, les images vues, c'est mon moyen de reconstituer le temps, de retrouver des images qui ne sont pas seulement les miennes mais qui replongent dans une époque. […] C'était ma façon d'écrire, de me souvenir, sans faire une introspection. […] Cependant, savez-vous quel était le titre du dossier où étaient contenues toutes mes notes sur ce livre depuis vingt ans ? "Somme romanesque" ! Car, au début, je pensais qu'il s'agirait d'un roman. Mais, une fois encore, ce n'est pas un roman, puisque tout y est exact* » (Ernaux, 2008a).

À travers l'usage de telles archives, le récit revendique les méthodes de l'historien et du sociologue, mais recourt à la rhétorique littéraire de l'écrivain pour réélaborer les sources, construisant non seulement un sens mais aussi une littérarité. Il ne s'agit ainsi ni d'un

document d'histoire contemporaine, ni d'un roman, ni même de mémoires au sens traditionnel du terme, plutôt « *de mémoires au pluriel, celles de gens et non la [sienne]* » (Ernaux, 2008a) ; en construisant une sorte de récit de vie sans « vécu », Annie Ernaux évoque la période de sa propre existence non sous l'angle de sa vie personnelle, mais en effectuant une radioscopie objectivante de l'évolution de la société de son temps, avec les changements de comportements, de modes de vie, de croyances collectives et de langage qui l'accompagnent. Les événements politiques et sociaux des six dernières décennies servent ainsi de toile de fond à une peinture des transformations sociétales autour de dates charnières, les mois de mai 1968, 1981 et 2002. L'écrivaine n'évoque sa vie privée que dans la mesure où elle rejoint celle de ses contemporains ; son quotidien ne prend sens que resitué dans l'Histoire (Romera Rosel, 2011 : 133-150). La rupture avec les formes traditionnelles des écritures à la première personne appelle un pacte de lecture distinctif, qui marque sa différence littéraire, la voie(x) nouvelle qu'elle propose, celle d'une écriture sociologique de soi :

« *Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi. Elle [l'écrivaine] ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées, des croyances et de la sensibilité […]* » (Ernaux, 2008c : 239).

« *Autobiographie impersonnelle* » (Ernaux, 2008c : 240)[9] et « *collective* » à la troisième personne, à la croisée de l'expérience historique et de l'expérience individuelle, ce récit sur le temps et la mémoire veut atteindre ce que l'écrivaine appelle « la valeur collective *du "je" autobiographique, […] le dépassement de la singularité de l'expérience* » (Ernaux, 2003a : 80) : il s'agit donc de parler de soi pour offrir aux autres le miroir où se reconnaître, de se servir de sa subjectivité pour « *penser et sentir dans les autres* », et finalement de composer « *une autobiographie qui se confonde avec la vie du lecteur* » (Ernaux, 2008d). Le projet suggère bien l'idée que grâce au procès de lecture, qui va solliciter, dans le même mouvement, la mémoire, les souvenirs personnels de plusieurs générations de lecteurs différemment situés dans l'espace social, et/ou les réminiscences transmises par leurs proches plus âgés, le passé singulier de l'auteure devienne collectif et se transmette (Burnay, 2009). C'est ce souhait (et ce résultat si l'on en croit les courriers des lecteurs) qu'Annie Ernaux expose en entretien :

[9] On songe ici bien sûr à la notion de « *confessions impersonnelles* » utilisée par Pierre Bourdieu (Bourdieu, 1997 : 44-53). Pour une discussion des notions : Pinto, 2006 : 435-453.

« *Nous sommes faits d'un temps commun, d'une époque, d'un même contexte historique et de ses représentations. Mais nous ne sommes pas faits du même contexte social. La première mémoire des* Années *s'ancre dans un milieu populaire d'origine paysanne, à travers l'éducation, les récits des parents, etc., mais au milieu d'un contexte plus général marqué par la publicité, l'apparition de nouveaux objets, par ce que l'on entend à la radio, le bruit de fond. Cette rumeur de l'époque, on l'enregistre inconsciemment en soi à tout moment et c'est ce qui nous lie tous, toutes générations confondues, dans le présent. […] Pour les plus de cinquante ans, ce livre a opéré une réaction presque fusionnelle : ils ont eu envie de le donner à leurs enfants et petits-enfants, parce qu'ils ont l'impression qu'il y a un arrêt de la transmission entre générations, dans la vie de tous les jours* » (Ernaux, 2008e).

Journal du monde « *du dehors* », qui ne fait guère de place à l'introspection ou à la quête identitaire, *Les Années* peut aussi néanmoins se lire comme un journal « du dedans ». Car si les éléments disparates de la réalité sociale évoqués sur une soixantaine d'années prennent une cohérence, c'est précisément parce que l'observatrice les fond dans son propre univers intérieur ; épisodes domestiques, moments clefs du monde intime et événements politiques ou sociaux de l'univers du dehors et du temps de l'histoire fusionnent par touches successives. Á la fois « *récit familial et récit social, c'est un tout* », estime ainsi Annie Ernaux dans le texte même (Ernaux, 2008c : 28).

Cette prétention de « *s'arracher au piège de l'individuel* » (Ernaux, 1984 : 25) en devenant « *l'ethnologue de soi-même* » (Ernaux, 1997 : 38) et des autres (Fell, Welch, 2009), suggérée dans un pacte de lecture directif depuis *La Place*, a incité l'écrivaine, lectrice assidue de travaux sociologiques depuis les années 1970 (voir *infra*), à construire progressivement une posture que l'on pourrait qualifier de « singularisation dans la désingularisation », visant à dévoiler la vérité[10] « objective » d'une condition générale, au-delà de la particularité des « cas » personnels. « *J'ai toujours pensé que le moi se saisissait dans le monde extérieur* » (Ernaux, 2008d), affirme-t-elle en 2008. C'est ainsi qu'elle se cherche et se « retrouve » par bribes, elle, son passé, sa propre histoire et celle des « siens », « *dans une réalité plus vaste, une culture, une condition […]* » (Ernaux, 2003a : 22). « *Contiguïté et continuité mêlées* », notera justement un critique (Dézert, 1993), contingence aussi, pourrait-on sans doute

[10] Mais en quel sens peut-on parler de « vérité » en littérature ? Nous renvoyons ici à la réflexion engagée à ce sujet par Jacques Bouveresse (Bouveresse, 2008 : 11).

ajouter… Pourtant, ces diverses affirmations de l'écrivaine de suffisent pas à faire d'elle une sociologue.

(Se) servir (de) la sociologie en se servant…

« *Déclassée par le haut* » comme elle aime souvent à se définir (Ernaux, 2003b)[11], entrée en littérature « *par effraction* » (Ernaux, 2000b : 10 ; Charpentier, 2005b : 111-131), Annie Ernaux « *situe [son] écriture dans un rapport de classe sociale* », estimant impossible d'« *écrire les mêmes choses quand on est né dans un milieu populaire et dans un milieu dominant.* » Revendiquant, en particulier dans les deux journaux extimes, une écriture « *politiquement agissante* » et sociologiquement instruite, usant de la « montée en généralité » et de l'autoréflexivité chères aux sociologues, elle se veut littérairement porteuse de « *la voix "d'en bas", celle des classes dominées, […] de [son] univers d'origine* » (Ernaux, 1993c : 22) – d'ailleurs souvent « prolétarisé » à cette occasion –, de sorte « *qu'il n'y ait pas, en plus de l'injustice et de l'indignité sociale, l'indignité littéraire* » (Ernaux, 1993d : 108-109). Ainsi, dans le recueil d'entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, Annie Ernaux précise-t-elle les enjeux politiques de l'autosociobiographie qu'elle pratique, qui tend à objectiver la relation entre son œuvre, ses choix stylistiques et sa trajectoire sociale :

« *Il y a un aspect fondamental, qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins "agissante", c'est la valeur collective du "je" autobiographique et des choses racontées. […] La valeur collective du "je" dans le monde du texte, c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle. [...] Écrire [est] ce que je [peux] faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. […] Les différents aspects de mon travail, de mon écriture ne peuvent pas être dépouillés de cette dimension politique : qu'il s'agisse du refus de la fiction et de l'autofiction, de la vision de l'écriture comme recherche du réel, de la vérité, une écriture se situant, au risque de me répéter, "entre la littérature, la sociologie et l'histoire"* » (Ernaux, 2003a : 80-81).

(Re)présentée comme un acte de fidélité « de soi à soi » par l'objectivation littéraire, une telle conception de l'écriture permet aussi une réappropriation et une restructuration de soi, par l'assumation et le dépassement de la déchirure culturelle. Tentant de réduire les tensions

[11] Sur cette notion de « *déclassement par le haut* » : Bourdieu, 1978 : 2-22 ; Peugny, 2009.

spécifiques d'un habitus clivé oscillant entre nécessaire affranchissement du monde d'origine, sentiment d'arrachement (Terrail, 1985, 32-43) et culpabilité de la trahison de classe, l'écriture s'analyse aussi comme responsabilité et « *arme de combat* » politiques (Ernaux, 2005b : 159-175). Assis sur un souci obsessif d'exploration de la « réalité » (indissociablement intime et sociale), un tel projet éloignerait donc les « *récits véridiques* » du roman et de l'autofiction et, plus radicalement encore, de toute préoccupation esthétique.

Toutefois, cette posture singulière peut aussi s'analyser plus stratégiquement[12] comme visant, non sans ambivalence, à brouiller – si ce n'est subvertir – les frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie (Lepenies, 1991 ; Baudorre, Rabaté, Viart, 2007), pour *in fine* construire une position *distinctive* dans le champ *littéraire*.

Cette hypothèse mérite d'être étayée. Rappelons d'abord qu'au titre des filiations revendiquées par Annie Ernaux, les travaux du sociologue français Pierre Bourdieu – qu'elle n'a jamais personnellement rencontré mais dont elle sait qu'il l'a lue[13] – supplantent régulièrement l'influence déclarée des œuvres littéraires : ainsi, sollicitée pour un « *Questionnaire de Proust* » par *L'Express* en 2006, l'écrivaine répond « La Distinction, *de Pierre Bourdieu* » (Bourdieu, 1979), lorsqu'on l'interroge sur son « *livre culte* » et précise qu'elle se l'est procuré dès sa parution (Ernaux, 2006). Quelques années auparavant, elle avait pu préciser les racines sociales de son impossible amnésie et de son attachement sociologique :

« *Comme enfant vivant dans un milieu dominé, j'ai eu une* expérience *précoce et continue de la réalité des luttes de classes. Bourdieu évoque quelque part "l'excès de mémoire du stigmatisé", une mémoire indélébile. Je l'ai pour toujours. C'est elle qui est à l'œuvre dans mon regard sur les gens, dans* Journal du dehors *et* La Vie extérieure » (Ernaux, 2003a : 69).

Nettement appuyée dès 1993, au moment de la parution de *Journal du dehors* (Ernaux, 1993a) quand l'écrivaine évoque régulièrement, dans les interviews données dans la presse, l'ouvrage « *magnifique* » et « *poignant* » (Ernaux, 1993e) dirigé par le sociologue, *La Misère du monde* (Bourdieu, 1992b), cette source d'inspiration constante a fonctionné dans la

[12] Il n'est pas inutile de préciser ici avec Jérôme Meizoz que dans la théorie du champ littéraire proposée par Pierre Bourdieu, « *la notion de "stratégie" […] ne suppose pas […] une conception finaliste selon laquelle chaque écrivain lutterait consciemment pour son profit littéraire, sur le modèle implicite de l'*homo oeconomicus » (Meizoz, 2004 : 37).

[13] Dans un portrait de l'écrivaine réalisé pour *Libération*, Philippe Lanaon rapporte ainsi qu'« *un jour, au Collège de France, l'un de ses fils entendit le sociologue conseiller les livres de sa mère* » (Lanaon, Ernaux, 2003b).

trajectoire de l'auteure tant comme une injonction que comme une autorisation à écrire (Ernaux, 2005c : 343-347). Elle est réaffirmée en 2002, au moment de la mort de Pierre Bourdieu, lorsque l'écrivaine rappelle le « *choc ontologique violent* » (Ernaux, 2002) – ailleurs, elle parle de « *révélation* » ou de « *bouleversement cognitif* » (Ernaux, 2010b : 24) – qu'a provoqué chez elle le premier contact avec les travaux du sociologue. Elle insiste sur cette

« *irruption douloureuse, mais suivie d'une joie, d'une force particulière, d'un sentiment de délivrance, de solitude brisée. […] L'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi et des autres dans la société se déchire, notre place, nos goûts, rien n'est plus naturel, allant de soi dans le fonctionnement des choses apparemment les plus ordinaires de la vie. Et, pour peu qu'on soit issu soi-même des couches sociales dominées, l'accord intellectuel qu'on donne aux analyses rigoureuses de Bourdieu se double d'une évidence vécue, de la véracité de la théorie en quelque sorte grandie par l'expérience : on ne peut, par exemple, refuser la réalité de la violence symbolique lorsque, soi et ses proches, on l'a subie.* » Mais « *cette mise à jour des mécanismes cachés de la reproduction sociale en objectivant les croyances et les processus de dominations intériorisés par les individus à leur insu défatalise l'existence* » (Ernaux, 2002).

Lors de la publication des *Années*, en 2008, Annie Ernaux précise le contexte de ce qui apparaît comme une conversion :

« *C'est la littérature qui est première en moi : un roman écrit à 22 ans, en 62, refusé*[14]*. Mais j'avais écrit à ce moment-là dans mon journal : "en écrivant je vengerai ma race", ça voulait dire, le monde d'où je suis issue, les dominés selon Bourdieu. Sauf que ce que j'avais écrit, formel et idéaliste, n'avait aucune chance d'atteindre son objectif. Dans la mouvance de 68, la découverte des* Héritiers (Bourdieu, Passeron, 1964) *et de* La Reproduction *de Bourdieu et Passeron* (Bourdieu, Passeron, 1970) *sur fond de mal-être personnel et pédagogique*[15] *a*

[14] Dans sa forme, ce texte s'inspirait du courant dit du « nouveau roman ».

[15] Il faut rappeler qu'à l'époque, Annie Ernaux réside à Annecy, où elle a suivi son époux. Après être restée trois ans au foyer pour élever son premier fils, elle obtient en 1966 le CAPES de Lettres. L'année suivante, elle commence à enseigner dans un collège technique (CET) situé à Bonneville, à 40 kilomètres de son domicile. Cette première expérience apparaît extrêmement décevante : outre la pénibilité des trajets quotidiens, la jeune femme est confrontée à des classes « difficiles », composées d'élèves socialement et culturellement défavorisés, et doit rapidement adapter, dans la frustration, ses prétentions intellectuelles. Elle tente de résoudre les contradictions qui la traversent alors en s'investissant activement dans le syndicalisme enseignant d'extrême-gauche. Dès 1968, elle obtient un poste dans un collège général (CES) d'Annecy, et n'enseignera plus jamais

constitué, exactement, une injonction secrète à écrire pour, cette fois, plonger dans ma mémoire, écrire la déchirure de l'ascension sociale, la honte, etc. C'est évidemment une rencontre immense, déterminante. Par la suite, c'est dans Bourdieu que j'ai fortifié ma conception de l'écriture comme mise à jour du réel, la recherche d'autres formes que le roman. A vrai dire, il m'est impossible, s'agissant de Bourdieu, de séparer ce qui relève de l'écriture et de la vie, de mes engagements » (Ernaux, 2008f)[16]. Car, insiste-t-elle, *« non seulement [Bourdieu] élargissait le champ de la connaissance, mais en même temps il apportait une forme de libération. Il me donnait la force de dire ce qui n'est pas forcément entendu dans la littérature. Cela m'a toujours accompagnée, bien que je ne me sente pas totalement à la hauteur de sa réflexion philosophique* » (Ernaux, 2010a : 15)…

Il faut ajouter que de plus en plus souvent utilisés dans les manuels de sciences économiques et sociales en direction du secondaire (filières SES) pour illustrer la notion de rapports de classes, les récits d'Annie Ernaux sont aussi pris comme bases de réflexion dans des travaux sociologiques toujours plus nombreux, et l'écrivaine plus fréquemment associée, en France au moins et jusqu'à une période très récente, à des séminaires et colloques de sciences sociales que de littérature.

L'influence de la sociologie bourdieusienne sur le travail de l'écrivaine n'est pas nouvelle : dès 1991, invitée du séminaire « *Famille* » de l'Institut National des Études Démographiques, Annie Ernaux avait déjà saisi l'opportunité de préciser son ambition, en présence de sociologues :

« *Le signe socio-familial (par exemple le malaise manifesté par mon père la première fois qu'il se rend dans une bibliothèque municipale* (Ernaux, 1984 : 11-12) *est la matière même du livre, il n'illustre pas, il rend sensible des fonctionnements sociaux, non un comportement individuel : je pourrais dire que dans un certain sens, il n'y a personne dans mes livres. [...] Envisager ainsi [comme démarche ethnologique] la pratique de l'écriture conduit à se demander s'il y a une différence profonde entre la fiction et la sociologie, dans ce cas* » (Ernaux, 1991).

---

dans le technique. Il convient aussi de souligner qu'en 1967, elle tombe enceinte d'un second enfant, voulu par elle seule. Cette décision unilatérale s'apparente à une forme de révolte face aux inégalités dans la répartition des rôles domestiques qui se sont peu à peu installées dans le couple, alors en crise. De plus en plus consciente que la promotion sociale acquise par un mariage exogamique avec un étudiant bourgeois a ses revers, Annie Ernaux entame une phase difficile de dépression plus ou moins larvée, ayant le sentiment d'être devenue, à trente ans, « *une femme gelée* » (Ernaux, 1981) dans un univers petit-bourgeois qui lui demeure fondamentalement étranger.

[16] Sur les affinités électives, la congruence et l'intertextualité patentes entre l'œuvre littéraire d'Annie Ernaux et celle du sociologue : Baudelot, 2004 : 165-176 ; Kohlhauer, 2005 : 523-539.

En 2000, à l'occasion de la parution de *La Vie extérieure* (Ernaux, 2000a), elle réaffirme la proximité tant des démarches que des méthodes : « *Tous mes livres sont sociologiques. […] Il n'y a pas d'écart par rapport à la réalité, juste les faits. […] Le* Journal du dehors *et* La Vie extérieure *sont pour moi des terrains d'expérimentation* » (Ernaux, 2000c : 26-27). L'écartant de la représentation esthétique dominante de la littérature, la prétention scientifique de son œuvre est clairement assumée, ainsi qu'en témoigne cet extrait d'entretien inédit, réalisé en avril 2002 :

« *La littérature, ce n'est pas pour moi quelque chose qui fait rêver […]. L'art pour l'art ne m'intéresse pas, ce n'est pas mon objet. […] La littérature est intéressante dans ce qu'elle dit du monde. […] Pour moi, la littérature, c'est la recherche, la recherche du réel, parce que le réel n'est pas donné d'emblée. On me dit alors que dans ce cas, la littérature n'est pas de l'art. […] La littérature, si elle est un art, demeure avant tout une science humaine* »...

Et ce, d'autant plus assurément estime-t-elle, que « *le transfuge de classe, comme l'émigré, est en position d'observateur et d'ethnologue involontaire, dans la mesure où il est éloigné à la fois de son milieu d'origine et de son milieu d'accueil* » (Ernaux, 1993d : 108-109). La distanciation et la réflexivité sociologiques s'en trouveraient dès lors facilitées, tel un « privilège de classe » inversé aiguisant les perceptions et la rétivité critique du « *double étranger* » aux sens communs des deux univers (Schütz, 2003). Annie Ernaux propose de fait dans tous ses récits une offre réflexive singulière de symbolisation de la trajectoire improbable d'un type spécifique de « *métis social* » (Grignon, 1991 : 8), en fournissant les éléments d'une analyse sociologique (plausible) tant de son parcours sociobiographique que des effets qu'il a produits sur ses choix littéraires, et ce aussi bien grâce aux thèmes qu'elle aborde que dans le style – évolutif – qu'elle construit et dans les dispositifs énonciatifs qu'elle adopte. Témoignages ethnographiques d'une expérience individuelle, mais aussi et surtout narration d'une forme de destin social épistémique à la fois d'une famille de trajectoires (minoritaires) historiquement situées (les mobiles sociaux fortement ascendants grâce à l'école, *i.e.* les « boursiers » des années 1950-70 qui passent de catégories populaires à la petite-bourgeoisie intellectuelle) (Mauger, 2004 : 177-204 ; Chauvel, 2002), d'une génération (celle du début du « *baby-boom* ») et d'une génération de femmes, les textes de l'écrivaine sont fondés sur un pacte de lecture tout à fait spécifique, littéraire mais peu à peu sociologiquement instruit. La sociologie fait dès lors figure de double ressource stratégique de

légitimation, énonciative et défensive, en particulier depuis que le projet littéraire de l'auteure est contesté par nombre de commentateurs critiques, *i.e.* à partir de la parution du très controversé *Passion simple* en 1992 (Charpentier, 2006b : 231-242 ; Charpentier, 2004 : 225-242 ; Charpentier, 1994 : 45-75). Car l'usage ernausien de la sociologie, nourri de lectures depuis le début des années 1970 (elle figure ainsi parmi les premiers abonnés de la revue *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, fondée par Pierre Bourdieu en 1975), puis de contacts de plus en plus fréquents avec certains sociologues français à partir du milieu des années 1980, est devenu de plus en plus conscient et explicite, tant dans les récits eux-mêmes que dans les très abondants discours paratextuels (Genette, 1987) d'encadrement que l'écrivaine, de plus en plus soucieuse d'« *émettre* » sa réception (Le Grignou, Neveu, 1988), livre régulièrement dans la presse lors de la parution de chaque nouvel ouvrage. Elle rencontre de fait les interrogations de chercheurs proches de Pierre Bourdieu, en situation d'homologie de position avec elle – avec des pentes de trajectoires sociales comparables – et qui se donnent pour objets d'étude les classes populaires dont ils sont souvent eux-mêmes issus (Fossé-Poliak, Mauger, 1985 : 27-121), les processus de mobilité sociale ascendante ou encore le fonctionnement et les effets du système scolaire[17] ; de plus en plus souvent utilisés dans les manuels de sciences économiques et sociales en direction du secondaire (filières SES) pour illustrer ces faits sociaux et, plus largement, la notion de rapports de classes, les récits d'Annie Ernaux sont aussi pris comme bases de réflexion dans des travaux sociologiques toujours plus nombreux, et l'écrivaine plus fréquemment associée, en France au moins et jusqu'à une période très récente, à des séminaires et colloques de sciences sociales que de littérature. On pourrait résumer ces interrogations communes ainsi : quelles sont les difficultés spécifiques que l'on rencontre lorsque l'on veut objectiver un espace dont on est soi-même issu et/ou dans lequel on est encore (ou a été) inclus ? À quelles conditions peut-on surmonter ces obstacles à l'objectivation, puisque dans ce cas, le sociologue ou, ici, l'écrivain, est directement à la fois sujet et objet du retour réflexif ? En ce sens, les textes d'Annie Ernaux fournissent une base solide de recherche, grâce à un matériau original, encore peu utilisé en sociologie – un texte littéraire à dimension autobiographique, sociologiquement instruit –, à condition toutefois de le constituer en objet d'étude (Mauger, 1994 : 32-44). Car en effet,

[17] Il conviendrait de se livrer à une sociologie précise de ces sociologues, en cherchant par exemple à saisir les gratifications identitaires que les habitus clivés de ces chercheurs de la même génération que l'écrivaine, partageant avec elle des expériences (déceptions politiques, « humeur rétive »), des doutes (épistémologiques) et des soupçons/peurs (trahison des origines), peuvent retirer d'une œuvre « de réconciliation », dont on comprendrait alors mieux qu'elle puisse faire figure de « bien de salut » (politique)... Bien que d'une autre génération, l'auteure de ces lignes n'échapperait pas à une telle objectivation…

« *l'expression littéraire de l'expérience que les dominés ont de la domination est inévitablement ambiguë, ne serait-ce que parce que ceux qui entendent conserver ou adopter le point de vue des dominés utilisent un instrument qui appartient à la culture des dominants* » (Grignon, Passeron, 1989 : 84) : « *la langue de l'ennemi* » pour reprendre l'expression de Jean Genet qu'Annie Ernaux convoque d'ailleurs régulièrement.

La posture singulière de l'écrivaine contribue d'ailleurs largement à éclairer un certain nombre de « malentendus » avec les critiques, qui ne savent quelle attitude adopter tant face à ces exhibitions/inversions de stigmates sociaux, plutôt inhabituelles dans le champ littéraire français, qu'à l'usage littéraire – *i.e.* hérétique – de la démarche sociologique, lesquels contraignent, au moins partiellement, leur entreprise exégétique.

Comment être dans le je(u) littéraire sans jouer le jeu…

Car cette œuvre formellement et génériquement inclassable, bien que se jouant des critères doxiques, brouillant les pistes et malmenant à l'envi les scènes d'énonciation, se présente néanmoins *avant tout* comme *littéraire*, ambitionne *in fine* de créer un nouveau genre bouleversant les hiérarchies académiques les mieux établies, mais cherche aussi à être reconnue comme telle par les instances critiques. Ce procès, parcouru de tensions énoncées dans les récits eux-mêmes, ne peut dès lors s'accomplir que dans la dénégation : il s'agit « d'être dans le jeu » littéraire sans « y/en être »… ou plutôt en donnant toutes les marques ostensibles qu'on ne veut pas « y/en être ».

L'équivoque apparaît ainsi nettement lorsqu'on analyse plus finement le rapport entretenu par Annie Ernaux avec la démarche sociologique : affichant dans certaines arènes et interactions (notamment lorsqu'elle est confrontée à des sociologues) une prévention face à un vocabulaire sociologique conceptuel parfois peu accessible aux non-initiés, l'écrivaine a pu mettre en question l'efficace proprement dite de la sociologie relativement à l'écriture « littéraire ». Non contente d'affirmer des prétentions sociologiques, elle estime alors qu'en matière de dévoilement et d'objectivation des mécanismes de domination sociale, l'écriture « littéraire », au moins lorsqu'elle est sociologiquement instruite, présenterait une supériorité intrinsèque par rapport à l'écriture sociologique. Mélangeant les genres et leurs visées, l'écrivaine détaille ainsi en 1993, au moment de la sortie de *Journal du dehors* (Ernaux, 1993a), les trois « atouts » dont disposerait la littérature sous cet aspect : la liberté, la subjectivité – dont elle se défend souvent par ailleurs –, enfin une force d'évocation

« *émotionnelle* »… critères certes valorisés à ses yeux dans son entreprise de renouvellement de l'écriture autobiographique – malgré la revendication récurrente d'une écriture « *blanche* », « *plate* »[18], sans affects exprimés ni effets littéraires, dépouillée de tout artifice stylistique – mais qui l'éloignent de fait du travail sociologique auquel elle prétend pourtant simultanément :

« *Je crois que l'écriture peut faire voir. Faire voir autrement qu'un documentaire ou un travail de sociologue. Celui-ci, par souci scientifique d'objectivité, n'a pas le droit de mettre directement dans son texte sa sensibilité, sa mémoire. Il ne doit pas décrire des choses accessoires à son propos ou encore utiliser un "je" lourd de son histoire et de ses fantasmes. Tout cela, l'écriture littéraire peut le faire. La matière* du Journal du dehors*, sa vision même, sont sans doute très proches de celles d'un sociologue. La différence, c'est que, toujours, une émotion, donc une réaction subjective, a été à l'origine de la scène décrite* » (Ernaux, 1993d : 108-109).

Ailleurs, elle souligne : « *Le sociologue fait un constat, moi aussi. Il ne part pas de l'émotion, moi si* » (Ernaux, 1993f). De même, elle note encore, insistant sur « *l'invention formelle* » qui constitue la principale spécificité de la littérature, et éloigne cette dernière de la démarche sociologique fondée sur l'usage raisonné de concepts : « *Je cherche à objectiver, avec des moyens rigoureux, du "vivant" sans abandonner ce qui fait la spécificité de la littérature, à savoir l'exigence d'écriture, l'engagement absolu du sujet dans le texte*. » (Ernaux, 1993b : 221). Dans un entretien inédit qu'elle nous a accordé en mai 1993, elle précise, livrant en creux un point de vue plutôt naïf/positiviste sur la sociologie :

« *Ma distanciation ne suppose pas une neutralité, la neutralité qui est à l'œuvre dans les analyses sociologiques. [...] La recherche de la vérité se passe à travers un moyen qui est [...] un langage qui n'est pas scientifique, mais qui n'est pas le document brut non plus. [...] C'est de refaire vivre l'émotion avec une certaine distance... critique, si l'on peut dire, [...] un regard peut-être un peu sociologique qui me le permet maintenant. [...] C'est donc beaucoup plus fort au niveau de l'émotion qu'une analyse sociologique, même éclairante, [...] qui ne provoque pas cet effet de mémorisation immédiate*. »

[18] Sur les ambiguïtés de ce type d'écritures : Rabaté, Viart, 2009.

Ainsi débarrassée d'une réflexivité sociologique réellement contraignante, l'écrivaine finit par reconnaître, toute à son art du brouillage :

« *C'est une manière de rompre avec une certaine vision esthétique de la littérature. [...] L'écriture, c'est une construction. […] C'est vrai que je serais peut-être injuste de dire que je n'ai pas le sentiment quand même de faire de la littérature. [...] J'ai envie de faire éclater le concept de littérature*[19] ».

En ce sens, la posture d'Annie Ernaux apparaît typique de celle des avant-gardes dominées, telle que décrite par Pascal Durand : « *l'entreprise de dévalorisation des canons esthétiques consacrés ou le retournement dialectique de la légitimité, par quoi les avant-gardes visent à saper l'ordre littéraire établi* » tend en effet à opposer « *aux valeurs reçues des valeurs exclues, celles-ci étant appelées à se substituer à celles-là* » (Durand, 1986 : 36), au moins si les *outsiders* disposent de ressources symboliques suffisantes. La sociologie pourrait être de celles-là…

* *

*****

Affirmant un regard sociologique certes hétérodoxe, mais novateur et donc distinctif en littérature, travaillant sans cesse son style en ce sens, attirant de manière récurrente l'attention de critiques parfois dubitatifs sur le procès intellectuel minutieux de création, refusant opiniâtrement de se laisser enfermer dans un label générique, une école ou un courant (« *naturalisme* », « *populisme* », « *écriture féminine* », « *autofiction* »…), tout en revendiquant – dans l'ambivalence encore[20] – des admirations « antibourgeoises » mais intellectuellement prestigieuses quoique hétéroclites[21], l'agrégée de lettres apparaît nettement investie dans les recherches formelles – même si dans une dénégation ambiguë. Comme le note justement Fabrice Thumerel, Annie Ernaux, *in fine*, « *n'accorde de pouvoir heuristique qu'à l'écriture de l'écrivain* » (Ernaux, 2007)… Ce faisant, elle participe inévitablement de la croyance dans le pouvoir des mots, cette *illusio* qui fonde le champ littéraire et permet aux

[19] Ernaux (Annie), Entretiens avec Isabelle Charpentier, inédits, non publiés, février 1995 et janvier 1997.

[20] Usant de l'antiphrase, Annie Ernaux confirme dans un entretien inédit non publié de février 1995 cette posture en porte-à-faux : « *J'ai aussi une forme de... non pas la prétention de faire de la littérature, mais de... d'employer les mots qu'il faut... le monde de la lenteur, etc., comme Pavese. Donc à ce moment-là, c'est plutôt esthétisant* [insistante] *quand même... Comme Céline* [insistante] [...], *qui ne fait pas de roman non plus spécifiquement et qui a été très porté vers la littérature... et dont je me sens très proche.* »

[21] Dans la tribu d'élection de l'écrivaine, lui permettant de légitimer sa propre énonciation spécifiquement littéraire, on peut notamment citer Beauvoir, Breton, Camus, Carver, Dos Passos, Larbaud, Leiris, Maupassant, McCullers, Nizan, Pavese, Pérec, Sartre, Steinbeck ou encore Proust...

écrivains sinon de bien jouer le jeu, au moins d'être dans le jeu. Même si elle réaffirme régulièrement qu'elle souhaite rester « *en dessous de la littérature* », c'est aussi parce qu'elle ne cesse de donner des preuves du contraire qu'elle n'est pas exclue du jeu littéraire – les commentateurs professionnels ne s'y trompent d'ailleurs qu'à demi.

Au-delà et plus largement, pour approfondir la réflexion sur le degré de participation d'Annie Ernaux à l'*illusio* littéraire, il conviendrait d'analyser très finement les usages intéressés (endogénéisés) que l'écrivaine développe des travaux sociologiques prenant plus spécifiquement son œuvre pour objet, pour les constituer en cautions-ressources (déniées – elle dit ainsi les « *oublier* » dès qu'elle les a lus et estime qu'ils n'ont aucun impact sur son écriture) et en capital symbolique, indissociablement distinctif et défensif, en vue de légitimer son projet proprement *littéraire* et le faire reconnaître comme tel. Jouant sur les deux tableaux et faisant alternativement jouer l'un contre l'autre, Annie Ernaux peut ainsi prétendre conserver les profits symboliques liés à cette délicate posture de « *l'entre-deux* », même si son projet y perd parfois en clarté…

Bibliographie

Baudelot (Christian) (2004), « "Briser des solitudes…". Les dimensions psychologiques, morales et corporelles des rapports de classe chez Pierre Bourdieu et Annie Ernaux », in Thumerel (Fabrice) [dir.], *Annie Ernaux : une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université/SODIS : 165-176.

Baudorre (Philippe), Rabaté (Dominique), Viart (Dominique) (2007), *Littérature et sociologie*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux.

Boehringer (Monika) (1999), « Écrire le dedans et le dehors : dialogue transatlantique avec Annie Ernaux », *Dalhousie French Studies*, n° 47 : 165-170.

Boehringer (Monika) (2005), « Paroles d'autrui, paroles de soi : *Journal du dehors* d'A. Ernaux », *Études françaises*, vol. 2, n° 36 : 131-140.

Bourdieu (Pierre) (1978), « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 24, novembre : 2-22.

Bourdieu (Pierre) (1979), *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.

Bourdieu (Pierre) (1986), « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 62-63.

Bourdieu (Pierre) (1992a), *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.

Bourdieu (Pierre) (1997), « Post-scriptum 1 : Confessions impersonnelles », in *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil/Liber : 44-53.

Bourdieu (Pierre) [dir.] (1992b), *La Misère du monde*, Paris, Seuil.

Bourdieu (Pierre), Passeron (Jean-Claude) (1964), *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Minuit.

Bourdieu (Pierre), Passeron (Jean-Claude) (1970), *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit.

Bouveresse (Jacques) (2008), *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone.

Burnay (Nathalie) (2009), « Transmissions plurielles dans un monde en mutation », in Burnay (Nathalie), Klein (Annabelle) [dir.], *Figures contemporaines de la transmission*, Transhumances IX, Namur, Presses Universitaires de Namur.
Charpentier (Isabelle) (1994), « De corps à corps – Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *Politix*, vol. 7, n° 27 : 45-75.
Charpentier (Isabelle) (1999), *Une Intellectuelle déplacée – Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, Amiens, Université de Picardie – Jules Verne, février.
Charpentier (Isabelle) (2004), « Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux – Ambivalences et malentendus d'appropriation », in Thumerel (Fabrice) [dir.], *Annie Ernaux : une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université/SODIS : 225-242.
Charpentier (Isabelle) (2005), « Produire "une littérature d'effraction" pour "faire exploser le refoulé social" – Projet littéraire, effraction sociale et engagement politique dans l'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux », in Collomb (Michel) [dir.], *L'Empreinte du social dans le roman depuis 1980*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry – Montpellier III : 111-131.
Charpentier (Isabelle) (2006a), « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire" – L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *Contextes – Revue de sociologie de la littérature* (Liège), n° 2, septembre [en ligne] <http://www.revue-contextes.net ou http://contextes.revues.org>.
Charpentier (Isabelle) (2006b), « Des passions critiques pas si simples… Réceptions critiques de *Passion simple* d'Annie Ernaux », in Dor (Juliette), Henneau (Marie-Élisabeth) [dir.], *La Femme et le livre*, Paris, L'Harmattan : 231-242.
Charpentier (Isabelle) (2010), « *Les Années* d'Annie Ernaux ou l'art littérairement distinctif du paradoxe », *Revue des Sciences Humaines*, n° 299, octobre : 57-77.
Charpentier (Isabelle) (2011), « Les "ethnotextes" d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire », in Bajomée (Danielle), Dor (Juliette) [dir.], *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi*, Paris, Klincksieck : 77-102.
Chauvel (Louis) (2002), *Le Destin des générations. Structure sociale et cohortes en France au XXe siècle*, Paris, PUF.
Dézert (Antoine) (1993), « Le livre de mon bord », *Le Journal de l'Orne*, 23 avril.
Durand (Pascal) (1986), « D'une rupture intégrante – Avant-garde et transactions symboliques », *Pratiques*, n° 50.
Ernaux (Annie) (1981), *La Femme gelée*, Paris, Gallimard.
Ernaux (Annie) (1984), *La Place*, Paris, Gallimard.
Ernaux (Annie) (1988), *Une femme*, Paris, Gallimard.
Ernaux (Annie) (1989), « New French Fiction », *The Review of Contemporary Fiction*, vol. IX.
Ernaux (Annie) (1991), « L'Écriture du quotidien familial », intervention orale enregistrée sur cassette, communiquée par Gérard Mauger, retranscrite par Isabelle Charpentier, non publiée, séminaire « Famille » de l'INED, 25 avril.
Ernaux (Annie) (1993a), *Journal du dehors*, Paris, Gallimard.
Ernaux (Annie) (1993b), « Vers un "je" transpersonnel », in Doubrovsky (Serge), Lecarme (Jacques), Lejeune (Philippe) [dir.], *Autofictions et Cie*, *Cahiers RITM*, n° 6, Université de Paris X – Nanterre.
Ernaux (Annie) (1993c), « Entretien (avec Karim Azouaou) », *Page des libraires*, n° 1.
Ernaux (Annie) (1993d), « Annie Ernaux, une romancière dans le RER. Entretien (avec André Clavel) », *L'Événement du Jeudi*, 29 avril : 108-109.
Ernaux (Annie) (1993e), « "La littérature doit attaquer" – Un écrivain et son milieu – Entretien (avec M. Jauffret et A. Bascoulergue) », *L'Humanité*, 22 avril.

Ernaux (Annie) (1993f), « Entretien (avec Jocelyne Roussel) », *Femmes Info* (Marseille), printemps.
Ernaux (Annie) (1994), « Entretien (avec Brigitte Aubonnet) », *Encres vagabondes*, nº 1, janvier.
Ernaux (Annie) (1997), *La Honte*, Paris, Gallimard.
Ernaux (Annie) (2000a), *La Vie extérieure*, Paris, Gallimard.
Ernaux (Annie) (2000b), « Dire l'injustice (Entretien avec Éric Lambien) », *Pages des libraires*, n° 63.
Ernaux (Annie) (2000c), « Annie Ernaux : une place à part. Entretien (avec Jacques Pécheur) », *Le Français dans le monde*, n° 310, mai-juin : 26-27.
Ernaux (Annie) (2002), « Bourdieu. Le chagrin », *Le Monde*, 5 février.
Ernaux (Annie) (2003b), « Une place à part. Portrait et entretien avec Annie Ernaux (de Philippe Lanaon) », *Libération*, 6 février.
Ernaux (Annie) (2005c), « Épilogue. Raisons d'écrire », in Dubois (Jacques), Durand (Pascal), Winkin (Yves) [dir.], *Le Symbolique et le social – La réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu*, Liège, Éditions de l'Université de Liège : 343-347.
Ernaux (Annie) (2006), « Questionnaire de Proust », *L'Express*, 1er mai.
Ernaux (Annie) (2007), « États critiques/écrits critiques - Entretien (avec Fabrice Thumerel) », juin [en ligne] <www.libr-critique.com>.
Ernaux (Annie) (2008a), « Entretien (avec Christine Ferniot) », *Lire*, février : 84-89.
Ernaux (Annie) (2008b), « Entretien (avec Grégoire Leménager) » [en ligne] <http://www.bibliobs.com>.
Ernaux (Annie) (2008c), *Les Années*, Paris, Gallimard.
Ernaux (Annie) (2008d), « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte Entretien (avec Nathalie Crom) », *Télérama*, n° 3031, mars.
Ernaux (Annie) (2008e), « Entretien (avec Serge Cannasse) », *Panorama du médecin*, n° 5102, 13 mai.
Ernaux (Annie) (2008f), « Entretien (avec Marie-Laure Delorme) », *Médiapart*, 2 avril [en ligne] <http://www.mediapart.fr/node/9969>.
Ernaux (Annie) (2010a), *Écrire, écrire, pourquoi ? Entretien de Annie Ernaux avec Raphaëlle Rérolle*, Paris, Éditions de la Bibliothèque Publique d'Information/Centre Georges Pompidou, [en ligne] <http://editionsdelabibliotheque.bpi.fr/livre/?GCOI=84240100911590&fa=complements>.
Ernaux (Annie) (2010b), « La preuve par corps », in Martin (Jean-Pierre) [dir.], *Bourdieu et la littérature*, Nantes, Éditions Cécile Defaut.
Ernaux (Annie) (2011a), *L'Autre fille*, Paris, Nil.
Ernaux (Annie) (2011b), *L'Atelier noir*, Paris, Éditions des Busclats.
Ernaux (Annie) (2011c), *Écrire la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto ».
Ernaux (Annie) (2011d), « "*Je voulais venger ma race*" – Entretien (avec Grégoire Leménager », *Le Nouvel Observateur*, 8 décembre.
Ernaux (Annie) (avec Charpentier (Isabelle)) (2005b), « "La littérature est une arme de combat" », in Mauger (Gérard) [dir.], *Rencontres avec Pierre Bourdieu*, Broissieux, Éditions du Croquant : 159-175.
Ernaux (Annie) (avec Jeannet (Frédéric-Yves)) (2003a), *L'Écriture comme un couteau*, Paris, Stock.
Ernaux (Annie) (avec Marie (Marc)) (2005a), *L'Usage de la photo*, Paris, Gallimard.
Fell (Alison S.), Welch (Edward) [dir.] (2009), *Annie Ernaux : Socio-Ethnographer of Contemporary France*, Nottingham, University of Nottingham, Special issue of *Nottingham French Studies*, vol. 48, n° 2.

Fossé-Poliak (Claude), Mauger (Gérard) (1985), « “Choix” politiques et “choix” de recherches. Essai d’auto-socio-analyse (1973-84) », *Cahiers du réseau Jeunesses et Sociétés*, n° 3-4-5, février : 27-121.
Genette (Gérard) (1987), *Seuils*, Paris, Seuil.
Grignon (Claude) (1991), « Préface à Richard Hoggart », in Hoggart (Richard), *33 Newport Street – Autobiographie d’un intellectuel issu des classes populaires anglaises,* Seuil/Gallimard.
Grignon (Claude), Passeron (Jean-Claude) (1989), *Le Savant et le populaire - Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature,* Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil.
Hoggart (Richard) (1971), *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit.
Hugrée (Cédric) (2006), « Les nouveaux “transfuges de classe”. Retour sur l’usage d’une analogie », *Carnets de bord*, n° 11, septembre : 70-81.
Hugueny-Léger (Élise) (2009), *Annie Ernaux, une poétique de la transgression*, Oxford, Peter Lang.
Kohlhauer (Michaël) (2005), « La littérature en plus. Annie Ernaux et Pierre Bourdieu », in Einfalt (Michael), Erzgräber (Ursula), Ette (Ottmar), Sick (Franziska) [dir.], *Intellektuelle Redlichkeit. Literatur – Geschichte – Kultur. Festschrift für Joseph Jurt*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter : 523-539.
Le Grignou (Brigitte), Neveu (Erik) (1988), « Émettre sa réception : préméditations et réceptions de la politique télévisée », *Réseaux*, octobre.
Lepenies (Wolf) (1991), *Les Trois Cultures – Entre science et littérature, l’avènement de la sociologie*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l’Homme.
Mauger (Gérard) (1994), « Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *Politix*, vol. 7, n° 27 : 32-44.
Mauger (Gérard) (2004), « Annie Ernaux, “ethnologue organique” de la migration de classe », in Thumerel (Fabrice) [dir.], *Annie Ernaux : une œuvre de l’entre-deux*, Arras, Artois Presses Université/SODIS : 177-204.
Meizoz (Jérôme) (2004), *L’Œil sociologue et la littérature*, Genève, Slatkine Érudition.
Meizoz (Jérôme) (2007), *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l’auteur*, Genève, Slatkine Érudition.
Montémont (Véronique) (2011), « *Les Années* : vers une autobiographie sociale », in Bajomée (Danielle), Dor (Juliette) [dir.], *Annie Ernaux. Se perdre dans l’écriture de soi*, Paris, Klincksieck : 117-132.
Peugny (Camille) (2009), *Le Déclassement*, Paris, Grasset.
Pinto (Evelyne) (2006), « Autobiographie, confessions impersonnelles, auto-analyse », *Questions de communication*, n° 9 : 435-453.
Rabaté (Dominique), Viart (Dominique) [dir.] (2009), *Écritures blanches*, Saint-Étienne, Publications de l’Université de Saint-Étienne.
Romeral Rosel (Francisca) (2011), « Annie Ernaux face à son Histoire », in Bajomée (Danielle), Dor (Juliette) [dir.], *Annie Ernaux. Se perdre dans l’écriture de soi*, Paris, Klincksieck : 133-150.
Schütz (Albert) (2003), *L’Étranger*, suivi de *L’Homme qui rentre au pays*, Paris, Éditions Allia.
Terrail (Jean-Pierre) (1985), « De quelques histoires de transfuges », *Société Française*, n° 17 : 32-43.
Thomas (Lyn) (2008), « Á la recherche du moi perdu : Memory and Mourning in the Work of Annie Ernaux », *Journal of Romance Studies*, vol. 8, n° 2, Summer.

Thumerel (Fabrice) (2002), « Littérature et sociologie : *La Honte* ou comment réformer l'autobiographie », in Thumerel (Fabrice), *Le Champ littéraire français au XXème s. Éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin : 83-101.
Viala (Alain (1993), « Éléments de sociopoétique », in Viala (Alain), Molinié (Georges), *Approches de la réception. Sociopoétique et sémiostylistique de Le Clézio*, Paris, PUF.